

Concerts-Colonne

Samedi 22 janvier. — Les auditions si fréquentes et si peu soignées des Symphonies de Beethoven ne laissent plus guère à la critique que matière à une réprobation générale. C'est en considération de ce fait que nous avons plaisir à signaler aujourd'hui l'impeccable traduction qu'a donnée M. Paray de la *Septième Symphonie*.

M^{lle} Nicole Rolet exécutait à cette séance le *Concerto en sol mineur* de Mendelssohn. A son interprétation un peu guindée, nous préférons les très évidentes qualités techniques et rythmiques de cette jeune pianiste. L'habitude des grands concerts lui apportera certainement la fantaisie et le volume sonore qui sont encore, pour elle, l'objet d'une trop grande retenue.

Traduire d'une manière purement symphonique et « dans un style qui est propre à chacune d'elles » le caractère moral des trois grandes religions Musulmane, Chrétienne et Boudhique, tel est le but que s'est proposé M. E.-C. Grassi en écrivant *Sanctuaires*. M. Paray nous a donné aujourd'hui les deux parties intitulées *Eglise* (2^e audition) et *Pagodes* (1^{re} audition). Cette juxtaposition met tout de suite en relief « l'écueil infranchissable que constitue une telle diversité de styles pour l'unité musicale » de l'œuvre. A vrai dire, l'unité réside ici dans le domaine spirituel ; l'auditeur la crée lui-même, par le rapprochement qu'impose à son esprit la similitude de toutes les religions, dans leur destination. Mais l'artiste n'a pas fait œuvre de symphoniste, ou du moins il n'a pas atteint son but. Il manque à l'œuvre entière un élément artistique commun aux trois parties ; la danse, peut-être, pourrait établir ce lien.

Le langage même qu'emploie l'auteur est proprement inaudible à nos oreilles et ne constitue qu'un soutien ; il n'est pas une fin en soi. L'œuvre a reçu un accueil divers, auprès d'un public insatisfait.

M^{me} Bourdette-Vial, MM. Enot et Hazart interprétaient la partie chorale. A M. Paray incombait la tâche délicate de mettre l'œuvre au point ; il le fit avec son autorité coutumière. De Wagner, *Siegfried-Idyll*, *les Murmures de la forêt* et l'Ouverture de *Tannhäuser*.

R. F.

Dimanche 23 janvier. — Devant le succès remporté par le Festival Ravel du 16 janvier — un millier de personnes ne purent pénétrer dans la salle du Châtelet — M. Paul Paray donnait une seconde audition de ce Festival. Il fut l'occasion d'un nouveau triomphe pour le chef éminent, ainsi que pour M^{mes} Marguerite Long et Madeleine Grey, traductrices inégalables du *Concerto* et de *Shéhérazade*.

Concerts-Lamoureux

Samedi 22 janvier. — Les *Petits Métiers* de M. Manuel Rosenthal, à l'origine écrits pour piano, étaient présentés pour la première fois dans une version orchestrale. Rémouleur, Nounou, Facteur, Forgeron, Télégraphiste ont été sans doute sensibles à l'honneur d'être peints par un concert si imposant d'instruments. A fréquenter Ravel, M. Rosenthal a acquis une science et une finesse dans l'emploi et le dosage des timbres et des rythmes qui le servent particulièrement dans le domaine de l'humour. Le public fit fête aux *Petits Métiers*. Et il est des piécettes, parmi cette suite, qui éblouissent à force de légère cocasserie.

Le concert comprenait encore les *Pins de Rome* de Respighi, dont on s'explique difficilement la faveur alors que tant d'œuvres françaises d'un autre style attendent première ou seconde audition, et la *Nef*, l'étude symphonique suggérée à M. Gustave Samazeuilh par l'œuvre d'Elémir Bourges. Il commençait par l'Ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz et la *Quatrième Symphonie* de Schumann, toujours rayonnante de vie, où la mélodie palpète et s'enivre, et dont la séduction ne peut s'éteindre.

Michel-Léon HIRSCH.

Le principal personnage de la pièce, auprès de qui Bel-Ami serait un paladin aimable et délicat, est un certain Léo (nom choisi, évidemment, parce que c'est celui du lion : *ego primam tollo nominor quoniam leo...*) Ce mufle est jeune et beau : il a une ancienne amante qui lui inspire encore parfois des élans sans pudeur, mais il a aussi une nouvelle maîtresse, Marie-Grâce, et courtise la fille de celle-ci, Carla.

Tout cela ne va pas sans difficultés et même sans tumulte. Carla a un frère, Michel — jeune homme étrange qui fait songer à une sorte d'Hamlet revu par Dostoïewsky — et tout épuisé par ses hésitations quand il devrait passer à l'acte. Il devient bassement, comme un chien couchant, l'ami de Léo, après avoir vainement voulu le tuer. Et la vie continuera, atroce, sans lumière, sans confiance, sans espoir, autour de Léo qui n' imagine même pas que le bonheur puisse exister (encore moins qu'on puisse le remplacer par une grande idée ou par un grand sentiment).

Il faut beaucoup de talent pour faire passer, à la scène, un pareil sujet ; mais M. Paul Vialar a beaucoup de talent. Il dessine ses personnages phrase par phrase, les éclaire les uns les autres par un dialogue toujours sobre, toujours vrai, jamais banal ; il sait faire monter une scène avec une habileté qui déjoue l'artifice et amener la scène suivante avec une maîtrise classique.

Les interprètes des *Indifférents* sont tous excellents dans leurs rôles respectifs. Ce sont : MM. Raymond Rouleau (Léo), Georges Rollin (Michel) ; M^{mes} Jane Lory (Marie-Grâce) Renée Corciade (Lisa) et Jany Holt (Carla).

M^{me} Paulette Pax, qui a décidé M. Paul Vialar à tirer cette pièce du roman de Moravia, vient de rendre au théâtre un nouveau service dont nous lui serons tous reconnaissants.

Marcel BELVIANES.



LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

Une séance de choix, pour l'imagination vagabonde qui aime les paysages musicaux. D'abord, la *Symphonie pastorale*, dont la moindre note est évocatrice de la nature. Les purs délices de l'œuvre, c'est le goût et l'harmonie des proportions. Il est facile — et nigaud — de tailler l'orage : si Beethoven avait insisté le moins du monde, tout l'équilibre, incomparable, de ce paysage animé eût disparu. Mais l'audition de cette symphonie est encore une source d'émotion pour l'imagination : en ce qu'elle suit Beethoven errant sous le grand ciel, respirant le grand air, recueillant dans son cœur toutes les impressions des choses et des êtres !... L'exquise *Ballade* de Gabriel Fauré suivait, dont M. Benvenuti a rendu, avec charme et limpidité, au piano, la grâce rêveuse... Puis, *la Mer* de Debussy où, sous les visions imaginables, tous les mirages de la vue et de l'oreille sont évoqués avec une si extraordinaire fantaisie... Enfin, *Mort et Transfiguration*, cette magnificence, qui est peut-être la page d'orchestre la plus grandiose de Richard Strauss, simple, colorée, harmonieusement équilibrée, sans vaines recherches... L'orchestre, dont on dirait qu'il s'est surpassé s'il n'était toujours égal à lui-même, était dirigé, cette fois, par M. Jean Morel : son geste « modéleur » et expressif fait aussi image, comme cette musique même dont il marque très heureusement les différences de style. Il a suscité de très chaleureux applaudissements.

Henri DE CURZON.